

D'un réalisme poétique entre d'autres

Ombres et lumières de « *L'Organeau* » et de Boris Schreiber

L'Organeau – c'est l'anneau de fer qui amarre un bateau, une péniche – est un roman de qualité dont les principaux personnages sont séniles et attristants et qui, sur fond de brume, développe une intrigue linéaire et assez irréaliste dont les seuls épisodes relativement comiques grincent d'autant plus que les grotesques en sont de vieilles et sottes gens. Il relève d'un genre qui compte des chefs-d'œuvre incontestés : le réalisme poétique. Ce n'est pas un hasard si deux poètes romanciers doublement estimables, Max-Pol Fouchet et Alain Bosquet, se sont montrés si sensibles au talent, du reste indubitable, de Boris Schreiber.

S'il fallait définir ce réalisme poétique par son contraire, on le dirait à l'opposé du réalisme de Stendhal, de Tolstoï, de ce Balzac qui se gaussait des *Réflexions sur l'art* d'Alfred de Vigny : « *Tout y vrai, mais à la manière de M. de V., poétique écrivain.* » C'est un vaste domaine. Ses tonalités sont très variées, selon la part qui revient à l'une ou l'autre de ses composantes, soit que la poésie l'emporte sur le réel (avec des gradations : la poésie, à la fin du conte, ne contredit le réel ni dans *Le Grand Meaulnes* ni dans beaucoup de contes d'Erckmann-Chatrion où ce qui semble fantastique s'explique aussi ; la plupart des romans de Jean Cassou ont plus de liberté et de fantaisie) – soit que la poésie imprègne un réel *donné pour tel* et qu'elle transpose jusqu'à le dénaturer. Dans la tonalité de *L'Organeau*, son plus proche parent est, à mon sens, l'un des premiers et l'un des meilleurs romans de Marcel Aymé, *La rue sans nom*.

Réalisme poétique, disons-nous : réalisme, populisme même, voire misérabilisme, puisque le triste héros de Boris Schreiber est un vieillard solitaire, à très petite retraite, qui dans une chambre minable, vit sans savoir pourquoi, sans famille, sans amis, sans passion, sans manie même, et dont l'univers se borne à une vieille concierge aux bavardages classiquement pittoresques et à un voisin de palier, vieux pauvre, lui aussi, mais avec un vieux chien. Ses souvenirs même, ou du moins ceux dont il nous fait part, sont limités à un sous-chef de bureau, d'on ne sait quel bureau, mais nommé Petirat, et à des manuscrits qu'il a détruits. Réalisme du vide – mais réalisme poétique parce que le vieillard est attiré par une péniche qui pourrit sur le canal de l'*Hôtel du Nord*, péniche où se cache, sans trop d'inquiétude, un couple d'anarcho-romantiques (nous ne connaissons que la jeune femme) terroristes aussi déraisonnables et fumeux qu'idéalistes et désintéressés, mais – il nous faut le croire – criminels en diable. Poétique aussi par les rêves du vieux pauvre. Poétique enfin par sa force de suggestion, par le style même de ce scénario des Portes qui se referment sur la nuit : celles du tombeau.

L'Organeau est un si évident scénario, non seulement avec ses Portes de la nuit, mais son Quai des Brumes, que le synopsis figure sur la couverture. Le cinéma en traduirait-il, en traduirait-il, la poésie aussi bien que le réalisme, les vertus évocatrices et – piège redoutable – son irréalisme ? Il se peut – encore que certaines réussites soient essentiellement littéraires : la manche reprise d'une veste « *plus désolée qu'un mur d'usine un dimanche après-midi* » ou ce raccourci : « *Qu'a-t-il étouffé en lui pour ressusciter si mal ?* » – et qu'on « entendrait » mal, à l'écran, ce dialogue dans un bistrot : « *Le marbre de la table est dégoûtant – Non, il me parle. Toutes les traces des verres, des coudes, des chagrins, c'est éloquent* », ou ce commentaire d'un jeu de mots, « *une larme à la main* » : *Cora, il existe des mots de première classe dans lesquels tout le monde ne peut monter.* »

Ainsi, de page en page, le lecteur se laisse-t-il envoûter ou butte-t-il sur le *manque de naturel et l'in vraisemblance*, se détourne, lassé par un terre-à-terre plus bas que terre et se laisse reprendre par je ne sais quoi de nostalgique, d'un peu rétro. D'un peu fou, aussi.

Je sais bien que la tâche du critique ne consiste pas à refaire les romans à son gré, et je sais, par surcroît, que le procédé aurait manqué d'originalité, mais tout de même, si les dernières lignes avaient tiré le vieillard d'un songe à peine moins chaotique que les nôtres, s'il était retombé du rocambolesque poétique dans le pitoyable quotidien, peut-être que ce qui, *en tant que réalité*, n'est

guère admissible, et jusqu'au pire artifice, aurait pris couleur de *naturel*. Du moins ai-je ainsi, moi lecteur, rectifié de moi-même. Afin de n'avoir plus de raison pour ne pas goûter pleinement le talent de Boris Schreiber.

ANDRE WURMSER